
M A N U S C R I T

JE SUIS AMPHITRYON

de Péter Závada

traduit du hongrois par Cléa Zakanyi

cote : HON23D1324

année d'écriture de la pièce : 2018
année de traduction de la pièce : 2023



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

AMPHITRYON

Il y a la baie et il y a moi. La jetée me comble
avec ses vides. L'aube est déjà là, mais d'ici,
où que l'on regarde, il y a partout des mouettes sous le vent
des mots. Je suis venu voir à nouveau
les vagues sales, les lumières du phare,
le bateau qui se fracasse sur le flanc des pierres.
Dire adieu aux noms qui, pour beaucoup,
jamais ne serviront. Je parle la langue de la pierre, de l'eau
et du vent. Mât, voile, ancre, mouettes.
Mon bateau a fusé jusqu'au port de Thèbes,
partant d'Athènes où je triomphai de Labdacos
et ses légions. J'avais oublié pourquoi ce balbutiement m'était familier,
mais je me souviens à présent. Les mots non prononcés
se débattent sur ma langue, comme sur le pont d'un bateau,
quand il y aurait eu le plus besoin
de les entendre. Chaque poisson est un soupir
entre deux grondements, et l'obscurité aussi se tait,
quand je débarque. De ma bouche, comme d'un coffre,
les puces d'eau et les crabes se déversent sur les pierres
du quai, jambes articulées et corps segmentés,
une vague sans fin. Comme si cela pouvait
répondre à mon silence. On ne comprend pas ce que tu dis,
Amphitryon ! Vous vous étonnez ? L'auteur de mon texte
c'est la tempête, et moi non plus je ne sais pas à quoi elle pensait
exactement. Les ombres de l'azur et du cobalt, les falaises
grasses et noires de la baie, les blocs gris
et contigus des hangars. Une seule chose est sûre : ou ce n'est pas moi
qui décris cette rive ou je suis les didascalies-mêmes
de l'aube. À qui est cette voix ? Elle ne porte pas
de nom. D'où vient-elle ? Comme le bout d'une corde,
elle s'enfonce quelque part dans l'obscurité.
Comme si le contact naturel entre nous était autre que
la parole. Comme si ma voix n'était rien d'autre
que la source de l'erreur. Amphitryon ! Qui est-ce ?
Qui parle ? Je ne sais qui je suis, seulement
qui je ne suis pas. Je ne sais si je parle,
seulement qu'aucun autre ne le fait.

PREMIÈRE MÉNADE

La définition minimale du théâtre :
nom + dialogue + didascalies.

DEUXIÈME MÉNADE

Il faut cela pour que les figures dramatiques
apparaissent.

TROISIÈME MÉNADE

Il faut cela pour qu'Amphitryon sache
qui il est.

QUATRIÈME MÉNADE

Pour qu'en parlant, il reconnaisse sa propre voix.

PREMIÈRE MÉNADE

Qu'il associe à sa voix son visage et son corps.

AMPHITRYON

Je dois partir ! Comme sur une balance,
le plateau de l'aube penche.

SOSIE

Mon nom est Sosie. Et voici L'aurore.

Et là, la langue poussiéreuse,
lézardée de la grand-route. Vers Thèbes, langoureusement,
elle pointe pour se poulécher de la distance incapable de disparaître.
Mon maître est le général redouté, Amphitryon.
Notre bateau vient d'entrer dans le port de Thèbes,
partant d'Athènes où nous triomphâmes du roi Labdacos
et ses légions. Bien vite, nous brisâmes les traits de son visage sévère,
et nous exterminâmes les soldats gardant Pharissa
jusqu'au dernier. Arrivant à bon port avant
que pointe l'aurore, mon maître m'envoya prévenir
son épouse, la belle Alcmène,
qui attend, dans son luxueux palais de Thèbes,
son mari. Mais comment conter les exploits
d'Amphitryon quand je n'y étais pas ? Son excellence
me tenait au collet, me repoussait, m'interdisait
le champ de bataille. Ça ne m'aurait peut-être pas fait de mal
de sortir la tête de la tente, pendant que dehors, la bataille sanglante
faisait rage. Je suis le chroniqueur d'Amphitryon.
Mais voici venu le temps de ma pièce vulgaire, où je joue
comment je déclame un beau mensonge
à Alcmène. Et si je me contente de jouer
que je mens, alors, en fait, je dis la vérité.
Cette pièce n'est qu'à moi, j'en suis le metteur en scène,
l'auteur, le dramaturge, l'acteur et le spectateur,
tout en un. Ma langue est une scène
gondolée, mes tempes engourdies sont les coulisses,
mes dents qui claquent un rideau derrière lequel,
depuis ma tête, je regarde. Voici la salle. Qu'Alcmène
soit ma lumière, son corps un projecteur
éclairant mon visage. Les pierres sont les spectateurs idéals,
elles n'ont pas de grandes attentes. Elles croient à tout et
ne gênent pas la représentation avec leurs tousotements.
Mais c'est l'aube, elles non plus ne prêtent pas attention,
elles se replient déjà dans leurs ombres. Et que vois-je ?
Alors que je traverse les murs parallèles au vent,
je me vois en eux, comme si
l'air était un miroir. Comme si, depuis longtemps déjà,
j'attendais devant chez moi, ou que, jusqu'à ici-même,
mon voyage défilait sous mes yeux. Mais quel est
cet autre devant qui je me trouve ?

Il me ressemble exactement. Quand je franchis la porte,
il me barre le chemin. Et même, il m'affronte.
J'en viens à douter de ma propre vérité. Qu'il soit
le véritable Sosie, ses coups de poing et la logique
l'affirment. La peau est un manteau. Je l'ai quittée
pour la jeter sur mes épaules, elle et mon nom
me serviront de vêtements. Mais, s'il est moi dorénavant,
alors qui c'est celui-là, parenthèses, il se montre lui-même, qui a
abandonné son visage et son nom ?

MERCURE

Mesdames et Messieurs, regardez, allez-y !
Ce vieux débris me tient tête
alors que c'est moi qui porte la dépouille de cette vermine.
Le tranchant de ma langue fera de toi un homme,
Sosie ! Chacun de mes mots jette des éclairs bleus
alors que ta friponnerie, elle, se répand dans tous les recoins.
Mais Sosie ne craint visiblement pas mon bras.
Il pense que, comme de Jacob, de lui naîtra Israël
s'il laisse derrière lui un éclat d'os de la taille
d'un cure-dent. Je t'estropierai, Sosie.
Tu vas traîner la patte jusqu'à ta femme, comme un chien boiteux.
Il vaudrait mieux que tu fourres tes chères illusions dans un sac
plastique et que tu les jettes sur une voie-ferrée, laisse-les
glapir d'amertume, jusqu'à ce que l'express de Sparte
passe sur elles en cliquetant. Je vais casser ma canne
sur ton dos ! Et cette canne, ce n'est pas seulement le symbole
de mon pouvoir, c'est aussi celui de la droiture.
La gerbe du rêve de Joseph, qui ne ploya pas.
Par contre, toi, tu es un serpent fourbe. Le bâton
transperce le serpent de loin puisque dans la main de Moïse,
le serpent fut un jour bâton. Il y a peu, j'ai rendu sourd
un aveugle, pas encore taclé un boiteux. Tu ne crains toujours pas
la colère de Mercure ? J'ai fait la connaissance
de ta femme, Sosie. Elle a dit que j'étais trop brutal,
et moi j'ai répondu : La lune de miel, c'est fini, pourquoi
continuer à batifoler ? Vous êtes tous nés esclaves, esclaves
ton père et ton grand-père. Comme une poupée
matriochka, ta mère portait dans le ventre de sa mère
ses enfants et leur misère. Être un esclave c'est avoir
le beau rôle puisque vous pouvez tout reprocher aux maîtres.
Ainsi, vous vous évitez la responsabilité
de distinguer le bien et le mal.
Vous êtes inutiles, le ventre de l'histoire
vous a vomis. Mais n'aies crainte, Sosie, nous serons
un beau parti pour Charis ! Toi et moi, moi et toi ! Action !
Deux en un. Comme une maquerelle, la nuit
dissimulent de ses voiles les aventures. Et personne ne meurt
d'une petite infidélité. Fini l'ordre d'Apollon,
c'est le chaos de Dionysos que nous voulons ! Les fêtes
suaves, l'ivresse du triomphe face à la loi mensongère
du remord. Moins de vertu à Thèbes

et plus de tranquillité ! Je pars
et plonge vers la dramaturgie du miroir.

ALCMÈNE

Il est déjà parti ? Qui l'aurait cru ?
Il ne boit même pas son café ? Mais je me suis levée à l'aube
pour le lui apporter au lit. Pour qu'il croie
être le mâle Alpha du coin, un pur-sang, la bite de la ville.
Inutile de le nier : un vibromasseur est plus sensuel que lui.
Et il ne demande même pas de café, il expédie juste la chose.
Je l'ai juste pensé, je ne l'ai pas dit,
hésitant à simuler le sommeil,
et j'attends qu'à la faveur de l'aube il s'enfuit
héroïquement. Mais je n'ai pas décidé d'être
une gentille fille. Je lui ai fait croire qu'il était
important pour moi. Qu'à nouveau je le suçais de bonheur et
le baisais par amour. Qu'elle n'aime que lui,
Amphitryon, sa fidèle Alcmène. On m'a dit :
lis donc un peu de prose féminine contemporaine pour voir
combien une voix de femme est forte. Mais j'en avais déjà plus
l'énergie. Je ne dis que ce que, pendant des années,
j'ai appris à ses côtés. Apparemment, le propre du mariage est
de détruire le bonheur. Son bonheur
à lui, c'est certain. Pendant des mois, il a nié être avec moi,
que les morveuses n'aillent pas par hasard
palucher quelqu'un d'autre. Il voudrait être
ce héros de Thèbes qui se tape des corps d'enfants
consentants, qui emplit tout l'espace
à sa disposition, comme les atomes des liquides ou des gaz.
Comme s'il n'avait pas de forme propre, et pouvait seulement
défaire celle des autres. Au lit, ce n'est pas
glorieux. Il doit donner des noms à sa queue.
Le tonnerre, le maître des tempêtes et des éclairs.
Puis, dans une vibration mielleuse : Qui as-tu
à tes côtés, ton mari ou ton amant ?
Les deux, mon cœur, tu es l'étalon,
le pouvoir masculin-hégémonique.
La fission nucléaire !

JUPITER

Je suis Jupiter et je joue un acteur
dont le personnage rappelle Diderot. Je monte sur les épaules
du poète et m'enferme dans un énorme
pantin d'osier dont je suis l'âme.
Je fais attention à ne pas être trop sensible. Je suis froid
et radicalement méticuleux. Ainsi,
je peux facilement imiter n'importe qui. Les sentiments
et tutti quanti, je les bannis, autrement, je ne pourrais pas
jouer deux fois le même rôle avec la même
intensité. L'émotivité, tout bien considérée, est
la compagne des organismes faibles, elle
nous fait croire que nous exagérons, que notre opinion